





**Isaure de Saint Pierre**

CRIME CHANTILLY

**Roman**

« Soyez vous-même, les autres sont déjà pris. »

Oscar Wilde

## Chapitre 1

*Ses yeux s'habituant à la semi-pénombre, il distinguait à présent beaucoup mieux sa proie et resta un instant à la contempler, se délectant à ce spectacle. Ce fut peut-être l'acuité de son regard qui l'éveilla. Deux paupières se relevèrent à demi, puis tout à fait, des yeux encore brouillés par le sommeil se posèrent sur lui, vacillèrent un moment, revinrent à lui. Un mince sourire erra sur cette bouche qu'il exécrait, les lèvres remuèrent et dirent :*

*- Rassurez-vous, je ne vais ni hurler ni vous supplier, seulement m'étonner. Ainsi, c'est donc vous ?*

*- Oui, c'est moi !*

*Comme il ne pouvait crier, il avait parlé d'une voix sourde et vibrante de colère. Maintenant que sa victime était éveillée et bien éveillée, la colère lui était en effet nécessaire pour accomplir ce qu'il avait projeté. Tandis que sa main gauche venait bâillonner la bouche détestée, sa main droite s'élevait rapidement. Une lame brilla au-dessus du corps couché dans son lit. La main s'abaissa et la lame entra profondément dans la poitrine offerte, puis elle se leva et s'abaissa encore et encore. Affolé par l'odeur du sang, en proie à une frénésie destructrice, il ne pouvait s'arrêter et lardait de coups de couteau le corps déjà mort. Quand enfin, il s'arrêta, il était hors d'haleine. Il contempla sans trembler la poitrine lacérée, le T-shirt détrempé de sang, les draps également maculés.*

Eric Lahaye, capitaine à la Crim', l'une des trois brigades domiciliées au célèbre 36, quai des Orfèvres, avec la Brigade des stupéfiants ou BS et la Brigade de recherche ou d'intervention ou BRI, était pour une fois arrivé un peu en avance au 36. Ni son co-équipier Bernard Max, ni son chef de groupe, le commandant Chaumu, n'étaient encore là et il lisait en les attendant devant la machine à café qui s'obstinait à livrer un breuvage assez immonde. Qu'importe, c'était là que tout le monde se retrouvait. Il salua le procédurier Lastégui, petit homme aussi pâle que les innombrables dossiers qu'il brassait à longueur de journée, puis Balder, Vergennes et Berria, comme Bernard et lui des hommes de terrain. C'était un lundi, une belle matinée de septembre, mais étant donné que Bernard et lui avaient travaillé tout le week-end, Eric commençait à se perdre un peu dans le décompte des jours. Enfin, les deux retardataires arrivèrent et le commandant entraîna les hommes de sa brigade dans son bureau servant aussi de lieu de réunion.

Les affaires habituelles furent évoquées. Tout le monde n'était pas rentré de vacances et la capitale n'avait pas encore retrouvé son rythme de violences. On avait bien trois crimes passionnels qui venaient d'être résolus, une bagarre dans le RER B ayant fait deux morts, deux Maliens trouvés égorgés dans le secteur de Maison Rouge, juste sous la célèbre butte de Montmartre. Pour ces derniers, les coupables seraient difficiles à trouver, la loi du silence régnant parmi les clandestins. On avait aussi un caïd turc de la drogue dont le cadavre avait été découvert dans les eaux

paisibles du canal Saint-Martin, le dixième arrondissement étant l'un des fiefs de prédilection de ce genre de trafiquants.

– On laisse ça aux collègues des Stups, décida le chef de groupe.

La routine, en somme.

Pour la forme, Eric et Bernard furent chargés d'enquêter à Château Rouge. Si le quartier pouvait sembler pittoresque sous le soleil de septembre, avec ses petits marchés où l'on vendait des fruits et des légumes aux formes torturées et aux noms imprononçables pour des occidentaux, ses échoppes branlantes, ses tailleurs capables de copier n'importe quel vêtement dans la journée, oeuvrant, assis en tailleur à même le sol devant de vieilles machines à coudre d'une autre époque mais toujours vaillantes, avec ses boubous multicolores et sa musique afro, il devenait plus inquiétant la nuit tombée. C'était alors le lieu de tous les trafiques, dope surtout, bien sûr, mais aussi filles et multiples produits électroniques, comme de bien entendu « tombés du camion ». Partout, le même mur de silence s'élevait dès qu'ils commençaient à poser quelques questions. C'était décourageant. Et pas question d'avoir des indices sûrs dans ce quartier bientôt voué à la démolition, à la population toujours changeante.

Les bruits de la capitale qui s'éveillait montaient jusqu'à lui. Une porte claquait, une moto freinait trop brusquement, les premiers bistrots relevaient peu discrètement leurs rideaux métalliques.

Eric Lahaye n'était pas de permanence ce samedi matin. Aussi pouvait-il sans remords paresser dans son studio proche du parc Monceau. Dans deux ans, la Crim' et les autres brigades seraient censées déménager pour la future Cité judiciaire des Batignolles, si les travaux en cours ne prenaient pas de retard. On y perdrait en pittoresque pour y gagner en place, mais Eric savait déjà qu'il regretterait toujours la vue incomparable que son inconfortable petit bureau perché sous les toits, étouffant en été, glacial en hiver, lui offrait sur la Seine, le reste de l'île de la Cité et le bizarre clocheton abritant les services du procureur général. Sans parler de la proximité avec le Palais de Justice et la précieuse Sainte-Chapelle, car Eric gardait la passion des vieilles pierres. Oui, il regretterait la « maison poulaga », ainsi dénommée pour le marché aux volailles et les innombrables rôtisseries se tenant jadis sur ce quai, même si la nouvelle cité serait plus proche de chez lui.

Il jeta un coup d'œil mi-agacé, mi-attendri à Catherine Raisse, étalée dans le lit, bras jetés en travers des draps, l'obligeant à se blottir dans le coin le plus reculé pour lui échapper. Même endormie, même abandonnée dans le sommeil, elle prenait encore toute la place. Il se leva silencieusement. On ne pouvait dire qu'il paraissait ses vingt-neuf ans. En dépit d'un torse puissant, dénué d'une once de graisse, des épaules larges, des bras musclés de l'homme d'action, il avait gardé un visage presque enfantin. Ses yeux très noirs pouvaient refléter bien des passions. Et lorsqu'il souriait, c'était encore un tout jeune homme. Ses cheveux sombres, d'ordinaire décoiffés en pétard, lui

tombaient en ce moment sur les yeux. Sa barbe de trois jours lui allait bien. C'était vrai qu'il s'entretenait, prenant soin de son corps et de son apparence, ce qui l'amusait et l'incitait à se moquer de lui-même. Il y voyait une faiblesse, la peur de l'approche de l'âge mûr et le désir éperdu de freiner son entrée dans le monde adulte. C'était pour cette raison qu'il multipliait les conquêtes féminines, toujours amoureux, même et surtout s'il refusait de s'installer dans une liaison, qui l'aurait limité en l'empêchant d'aimer les autres femmes. Toutes les autres...

Cette belle fille qu'il avait mise dans son lit, Eric l'avait rencontrée depuis peu. C'était son ami Dominique Sens qui la lui avait présentée. La mère de Catherine était une comédienne d'un certain renom. Elle-même, devenue veuve très jeune, après à peine un an de mariage, son mari étant mort d'un cancer fulgurant, était revenue habiter chez sa mère. En réalité, c'était elle qui faisait vivre la vieille comédienne, son mari lui ayant laissé une fortune confortable. Elle était aussi la meilleure amie de Laure Marin, la nouvelle Mme Sens.

Eric savait son ami peu regardant quant au choix des moyens quand il s'agissait de réussite, ce qui l'avait toujours fasciné, lui qui n'était pas un homme de pouvoir et se souciait peu de l'argent. Il savait aussi qu'il restait le pygmalion de sa très jeune femme. Elle n'était qu'un peu de glaise entre ses mains. Sans doute, Laure ne détestait-elle pas être ainsi dominée. La renommée du grand éditeur parisien Dominique Sens, son sens des affaires et son absence de scrupules la servaient. Sans lui, son premier et



pour l'instant unique roman, *Crime Chantilly*, aurait probablement subi le sort de bien des livres, les meilleurs comme les plus mauvais, c'est-à-dire qu'il serait passé quasi inaperçu.

Eric alla à la fenêtre et l'ouvrit largement. Ce mois de septembre continuait d'être torride et il avait décidé, à la demande de son ami et co-équipier Bernard Max, comme lui capitaine à la Crim', d'accepter l'invitation de Dominique Sens à venir passer ce week-end dans sa propriété de Chantilly. Ce serait plus agréable que de rester dans une ville accablée de chaleur, où il n'y avait pas grand-chose à faire durant cette fin d'été.

Dans le grand lit à la dérive, la dormeuse s'éveillait. Elle se redressa contre les oreillers et lui sourit. Ses cheveux très noirs, ses yeux sombres et son teint laiteux étaient d'un joli effet contre le blanc des draps. Dépouillée de ses vêtements gothiques, elle lui plaisait davantage. Il vint s'asseoir contre elle et lui caressa les cheveux d'un geste plus tendre que possessif en lui demandant pensivement :

– Si je réponds à l'invitation de Dominique Sens et vais passer ce week-end chez lui, à Chantilly, pourrais-tu m'y accompagner ?

Elle éclata d'un rire très frais avant de répondre :

– Pas de problème. Ma mère, la *grrrande* Céline Jules, y a également une maison, c'est d'ailleurs ainsi que j'ai connu ce cher Dominique, puis Laure, qui est devenue ma meilleure amie avant d'être Mme Dominique Sens. J'y viendrai donc pour te voir, plus que pour tenir compagnie à

une mère qui ne s'est jamais beaucoup occupée de moi et dont la présence m'exaspère le plus souvent.

– Tu n'exagérerais pas un peu ?

Eric se souvenait pourtant d'une femme bruyante et bavarde, si imbue d'elle-même qu'elle occupait toujours le terrain, coupait la parole à chacun et oubliait, en arborant des tenues au moins aussi excentriques que celles de sa fille, pantalons trop moulants et tops trop décolletés, qu'elle n'avait plus l'âge de les porter et ne se rendait que ridicule. Catherine eut un soupir qui en disait long et aborda un autre sujet.

– Ce mariage m'a surprise, tu sais. J'avais bien vu que Dominique s'était tout de suite intéressé à Laure. Il avait tout d'abord désiré la faire reconnaître en tant qu'écrivain et elle fut assez intelligente pour comprendre qu'il voulait un auteur docile, qui se plierait à ses desiderata et ne discuterait pas ses méthodes. Dans le cas contraire, il aurait choisi sans plus d'état d'âme une autre romancière. Avec sa connaissance du public et son habitude de la vente, Dominique a su exploiter les contrastes existant entre Laure et son livre. Contraste entre sa jeunesse et le cynisme désabusé de son roman, l'air angélique de son visage et le sadisme des crimes décrits, entre son apparente naïveté et la sensualité de certaines scènes. La recette a marché et même très bien marché. On s'est arraché *Crime Chantilly* et il n'y a pas eu moins de quatre rééditions.

Catherine semblait rêveuse. Le destin de son amie ne lui était pas indifférent et elle l'enviait même un peu. Sur ses conseils, Laure avait eu la sagesse de ne pas se laisser griser

par les innombrables séances de poses que lui avaient réclamées les meilleurs photographes du moment, par les demandes d'interviews des journalistes et les invitations sur les plateaux télévisés les plus fameux. Les premiers temps, elle avait trouvé étrange et même plutôt agréable d'être reconnue dans la rue, de donner des autographes ou de voir la file de lecteurs s'allonger derrière son comptoir, lorsqu'elle signa son livre pour la première fois au Procope.

Catherine s'y trouvait aussi, assise aux côtés de son amie et lui tendant les ouvrages à dédicacer. Même si elle arborait une robe d'un rouge flamboyant au décolleté audacieux, ce n'était pas elle que l'on regardait et elle en avait conçu quelque dépit, même si elle trouvait amusant d'être là. Cet établissement, qui avait été le plus célèbre café littéraire de Paris, avait toujours son public et son décor n'avait pas beaucoup changé depuis que la très belle Marie Desmares, qu'on appelait alors la Champmeslé, en avait fait les beaux jours. Son fondateur, le petit Sicilien Francisco Procopio dei Coltelli, aurait été bien surpris de constater que nul ne savait plus rien des étranges mixtures ayant fait jadis sa renommée, hydromel, huile de Vénus, liqueur du parfait amour, eau de bergamote de limette ou cordial de Colédon.

Ce que Catherine avait surtout apprécié dans ce lieu d'un luxe à peine compassé, c'était le dallage de marbre, les boiseries dorées, les lustres et les miroirs étincelants. Pour l'occasion, c'étaient toujours de jeunes et beaux garçons habillés à la mauresque qui servaient les clients. Cette signature avait été incontestablement un succès. Pourtant, Laure semblait se défendre d'y attacher trop d'importance.

Elle avait confié à son amie que sa notoriété n'était pas assez assise pour qu'elle puisse se passer de son éditeur. D'ailleurs, son contrat stipulait qu'elle lui devait encore deux romans. S'il l'avait voulu, il aurait pu défaire son début de renommée aussi vite qu'il l'avait créée. Si les romans suivants n'avaient pas de succès, si son public la boudait, on en conclurait avec une cruauté désinvolte qu'elle n'était l'auteur que d'un seul livre. Alors, elle aurait beau écrire d'autres histoires encore plus sombres et plus cruelles que la première, pour tous, elle ne resterait que la romancière de *Crime Chantilly*, une étoile filante éphémère et brillante au firmament de la littérature. Un astre solitaire qui n'aurait jeté son éclat qu'une unique fois.

Catherine avait eu beau tenter de la rassurer, Laure était trop fine pour ignorer ce que son livre devait à son éditeur. Il n'avait pas uniquement façonné le très jeune auteur qu'elle était, modifié son apparence et forgé sa personnalité, il ne lui avait pas seulement appris comment se montrer aux photographes, quelle image donner d'elle-même ou que répondre aux indiscretes questions des journalistes, comment se tirer enfin avec charme et désinvolture des pièges les plus insidieux, il avait aussi, imperceptiblement, modifié son livre.

*Crime Chantilly* n'était, à l'origine, lorsque Catherine l'avait lu pour la première fois, qu'un bon roman comme il y en a beaucoup, une histoire de vengeance et d'amour fou comprenant des élans passionnés pouvant séduire un éditeur. L'intrigue restait pourtant trop mince et l'auteur des crimes trop évident. C'était Dominique Sens,

Laure elle-même le reconnaissait, qui avait su insuffler le mystère, distiller l'horreur goutte à goutte en ménageant le dénouement final.

On ne pouvait dire qu'il ait remodelé son texte, puisqu'il s'était contenté de couper, puis de morceler davantage le récit, entrecroisant les trames tel un savant ouvrage de broderie. A chaque fois, le lecteur était laissé haletant au moment où il pouvait s'imaginer qu'un coin du voile se soulevait. Laure aussi avait finalement déclaré préférer cette seconde mouture, mais cette acceptation était restée douloureuse à admettre.

Catherine s'accouda à son oreiller et confia à Eric, comme si elle prolongeait ainsi sa pensée :

– Tu sais, Laure fut tout d'abord furieuse des corrections de Dominique. Elle voulait bien troquer ses jeans pourris contre des pantalons plus seyants, picoler un peu moins et arrêter la coke, mais son livre restait « son bébé ».

– Pour complaire à son éditeur, j'imagine qu'elle accepta aussi de châtier son langage et de se coiffer un peu plus ?

– Le sacrifice ne fut pas bien grand. Elle n'avait adopté ce genre de comportement que pour déplaire à des parents bourgeois et convenables – si ternes et si convenables... Formulées par un homme qui l'impressionnait et l'intimidait en secret – un sentiment dont Laure n'a jamais pu tout à fait se départir envers son mari –, les critiques ont porté...

– Comment vous êtes-vous connues ?

– En tant que voisine et amie de Dominique Sens à Chantilly et surtout parce que je lisais les manuscrits qu'il me confiait et avais rédigé une note élogieuse sur *Crime Chantilly*, j'étais présente lors de leur premier entretien. Ça se passait dans le bureau de ton ami. C'était la première fois que je voyais Laure Marin. Comment la trouves-tu, Eric ?

– Jolie, très certainement, mais moins belle que toi.

Il avait prononcé la phrase attendue et elle lui sourit sans remarquer qu'il n'y avait pas mis la conviction souhaitée. C'était vrai que Laure était ravissante, avec ses cheveux très pâles et ses yeux d'un bleu sombre, mais Catherine ne l'avait jamais considérée comme une rivale, plutôt une complice. Refermant les paupières, elle revoyait la scène.

Un jean si moulant qu'on se demandait comment elle avait pu y entrer et un T-shirt lui faisant comme une seconde peau soulignaient davantage qu'ils ne couvraient un corps encore juvénile. Elles devaient avoir à peu de choses près le même âge – Catherine n'avait que vingt-deux ans. Toutes deux avaient souri et Dominique Sens avait expliqué en guise de présentation :

– Catherine Raisse est la fille de Céline Jules, la célèbre comédienne. Elle a lu votre livre et m'en a dit le plus grand bien en dépit de quelques critiques intelligentes et bien vues. C'est à cause d'elle que je vous reçois aujourd'hui...

Laure Marin, en dépit de sa timidité, avait tenté de lui expliquer :

– Que vous puissiez vous intéresser à mon roman, bien sûr, c'est une grande chance pour moi et je serais stupide de ne pas la saisir. Pourtant, je ne veux pas réussir à n'importe quel prix. Ainsi, *Crime Chantilly* restera mon œuvre et mon enfant. Pour rien au monde, je ne vous l'abandonnerai.

Il avait alors retiré ses lunettes, livrant à leurs regards un visage tout à coup plus vulnérable, et avait répondu avec une mordante ironie :

– Il y a longtemps, ma chère, que le scandale ne fait plus recette, savez-vous ? Ce n'est pas tellement l'intrigue de votre livre, somme toute assez banale, qui me plaît que ce que l'on peut en faire. Si je le publie, je prends une option sur l'œuvre et sur l'auteur. Vous devrez suivre mes conseils pour tout ou bien je préfère vous laisser votre liberté.

– Vous voulez me changer et changer mon bouquin, c'est ça ?

– C'est ça. C'est à prendre ou à laisser.

– Et moi, que comptez-vous en faire ? Me mettre dans votre lit, peut-être ?

Pour la calmer, Catherine avait esquissé un petit signe que le jeune auteur n'avait pas vu ou pas voulu remarquer. Laure faisait exprès de se montrer brutale, pour jouer à la grande et s'empêcher de pleurer. Ni Catherine ni Dominique n'en furent dupes. L'éditeur eut même un sourire très doux, innocent, pour tenter de la réconforter :

– Vous restez là où vous êtes, c'est-à-dire bien calée dans ce fauteuil, car vous ne faites pas partie de ce genre de marché. Je sais que les éditeurs ont la réputation de coucher